



HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE



en 50 fiches

Denis **Collin**
Marie-Pierre **Fronziak**
Dominique **Pourier-Jouault**



Le scepticisme

Le scepticisme est aussi ancien que la philosophie

Scepticisme vient du mot grec *skepsis* qui veut dire examen. Le sceptique suspend son jugement (*epokhè*) et refuse toute certitude et ne se prononce pas sur la réalité des choses. Je peux à la rigueur parler de mes sensations, mais je n'ai pas le droit d'affirmer que la réalité correspond à cette sensation. Si je sens le ciel comme bleu, cela ne veut pas dire que le ciel est bleu et il se pourrait que le ciel n'existe pas.

On fait généralement commencer le scepticisme à Pyrrhon (360-270) et à la « nouvelle académie » qui va d'Arcésilas (316-241) à Carnéade (274-129). Mais, en fait, il y a une dimension sceptique dans toute philosophie digne de ce nom. La philosophie est bien une mise en examen. Les dialogues socratiques de Platon procèdent de cette volonté de mettre en doute toutes les croyances. Socrate interroge celui qui croit savoir sur ses certitudes et le dialogue montre que celui qui croit savoir ne sait rien en vérité. Le seul gain du dialogue a été de se débarrasser de fausses connaissances. Je sais que je ne sais pas. Toute démarche philosophique inclut au moins un moment sceptique.

Le scepticisme de Pyrrhon

De Pyrrhon, nous savons surtout ce qu'en rapporte Diogène Laërce. Il paraît même qu'il avait perfectionné son apprentissage de la philosophie parmi les gymnosophistes indiens, les « sages nus » qui menaient une vie ascétique vouée à la contemplation. Pyrrhon défend une suspension du jugement radicale : « En effet, si nous sommes ainsi faits que nous ne connaissons rien, ce n'est pas la peine d'examiner le reste. » Selon son disciple Timon, « Pyrrhon déclarait que les choses sont également indifférentes, non évaluables, indécidables. Pour cette raison, nos sensations et nos opinions ne nous donnent ni la vérité ni la fausseté. »

Le scepticisme de Pyrrhon conduit à un usage parcimonieux de la parole : puisque l'on ne peut rien affirmer, mais seulement constater ses propres sensations, la parole devient vaine. Cependant, pratiquement, nous devons nous conformer à l'apparence des choses et agir en conséquence. On ne peut pas dire que le miel est doux, puisqu'on ne peut rien dire de la réalité elle-même. Mais il suffit de s'en tenir aux apparences. S'il est bon de s'en tenir aux conventions sociales, le pyrrhonisme procède à une mise hors la loi des valeurs objectives. La doctrine de Pyrrhon

visé avant tout à la tranquillité de l'âme, en se détachant de toutes les opinions et de toutes les querelles, mais aussi en ne laissant pas de place au désir qui est selon Timon « la toute première des mauvaises choses ».

L'Académie sceptique

L'Académie fut fondée par Platon vers 387 (av. J.-C.). Après l'enseignement des successeurs directs de Platon, l'Académie fut « refondée » en 264 av. J.-C. par Arcésilas de Pitane qui lui donne une orientation résolument sceptique. Elle s'appuie sur la figure de Socrate dont la leçon première est d'apprendre qu'on ne sait pas. On peut aussi admettre l'existence d'une troisième Académie, dominée par la figure de Carnéade (219-128 av. J.-C.), à laquelle se rattache Cicéron (106-43 av. J.-C.). Cicéron ne fait pas de distinction entre ces deux nouvelles académies. Arcésilas est un pyrrhonien : on dit qu'il n'écrivit aucun livre en raison de sa suspension du jugement. Au cœur de l'enseignement de cette Académie, on trouve l'argumentation en pour et en contre, qui est une radicalisation de la méthode dialectique. Si certains successeurs de Platon étaient tentés de transformer les dialogues de Platon en un système achevé, Arcésilas et ses successeurs refusaient au contraire de tirer les dogmes de ces dialogues et en conservaient le caractère problématique. Les principales thèses de Platon, comme la doctrine des Idées ou des Formes, devaient être tenues pour de simples hypothèses.

Il y a bien une difficulté à laquelle se heurte le scepticisme : celui qui affirme qu'on ne peut rien savoir sait tout de même quelque chose. Donc il n'est même pas possible de dire qu'on ne sait rien, ce qui pourrait condamner le sage au silence et à l'inaction. Carnéade, selon ce qu'en dit son disciple Clitomaque (187-110 av. J.-C.) aurait donc admis deux thèses : le sage doit faire des choix et donner son assentiment à des idées vraisemblables. Si nous ne savons rien avec une certitude absolue, nous devons néanmoins rechercher ce qui est probable.

Le nouveau pyrrhonisme

Les sceptiques antiques ont développé des « tropes » ou des « modes » dont les principaux sont ceux d'Énésidème (36-163) : les choses nous apparaissent de manière contradictoire et on ne peut pas trancher entre ces apparences – on trouve dans les dialogues de Platon, notamment dans le *Théétète*, de nombreux arguments de ce type. Les « modes » d'Agrippa (fin du 1^{er} siècle) concernent particulièrement la réfutation des théories scientifiques ou philosophiques.

Sextus Empiricus (II^e siècle) est un des sceptiques dont il nous reste les écrits les plus importants. Il refuse le dogmatisme, identifié dans l'Antiquité au stoïcisme, et la position des académiciens. Médecin, il est un « empirique », refusant les raisonnements abstraits, et se laisse guider par l'observation et l'expérience. Sextus

prône un retour au sens commun. Sa critique des philosophes est dirigée contre leurs abstractions dépourvues de justification et à propos desquelles il est toujours possible d'argumenter en pour et en contre. Mais on doit se laisser guider par les phénomènes. Et ici, Sextus semble annoncer l'empirisme moderne.

Montaigne

Le principal exposé du scepticisme de Montaigne (1533-1592) se trouve dans le livre II des *Essais*, sous le titre « Apologie de Raymond Sebon ». La référence à la théologie de cet auteur oublié qu'est Raymond Sebon n'a aucune espèce d'importance dans une œuvre qui s'organise autour d'une idée maîtresse : « Ce que je ne crois pas, ni ce que d'autres ont dit, que la science est mère de toute vertu et que le vice est produit par l'ignorance. » Le débat théologique montre une impasse : la raison est incapable de ne rien fonder – conclusion intéressante dans le contexte des guerres de religion. L'*Apologie* établit trois vanités. Vanité de l'homme d'abord, qui n'est pas supérieur aux animaux qui l'entourent. Vanité de la science dont l'homme se targue, vaine, mais aussi nuisible au bonheur. Vanité de la raison instrument de la science, qui est incapable de déterminer la loi morale ni de corriger l'imperfection de nos sens. Donc nous n'arrivons à atteindre rien de stable dans l'univers et nous ne connaissons que les phénomènes qui sont en perpétuelle mutation. Ce scepticisme va à l'encontre des espérances de l'humanisme et en exprime la première critique systématique. Il ouvre la voie à Descartes et à Pascal.

Le scepticisme moderne

Descartes n'est pas un sceptique. Il cherche au contraire à réfuter « les extravagantes suppositions des sceptiques » et à trouver un point d'appui solide pour découvrir la vérité. Il oppose donc au doute sceptique son doute hyperbolique, qui est un doute de méthode. Cependant, il confirme bien que toute philosophie authentique nécessite au moins une phase sceptique.

Le représentant le plus influent du scepticisme moderne est David Hume (1711-1776), philosophe éminent des Lumières écossaises dont l'autre grand nom est Adam Smith (1723-1790), l'un des pères fondateurs de l'économie politique moderne. Présenté comme un empiriste, à l'égal des deux autres grands philosophes anglais que sont Thomas Hobbes et John Locke, Hume est fondamentalement un sceptique. Comme les empiristes, il défend l'idée que nos connaissances viennent de l'expérience, mais ce que nous apprend cette expérience est fondamentalement incertain. Son scepticisme s'étend à la connaissance que nous avons de nous-mêmes et à la religion – il critique les doctrines de la religion naturelle fort en vogue à son époque.

Son influence sur la philosophie moderne et contemporaine est considérable. Kant dit que c'est Hume qui l'a « réveillé de [son] sommeil dogmatique ». À l'encontre d'un puissant courant du XVIII^e siècle, Hume montre l'impossibilité de fonder la « religion naturelle » qui servait d'ultime alibi à une religiosité mal en point.

Scepticisme et relativisme

L'époque contemporaine est marquée par la montée de penseurs et d'écoles qui mettent radicalement en cause l'idée de vérité. La valeur de la science est contestée par ceux qui soutiennent une sorte de relativisme généralisé : les théories scientifiques seraient seulement des expressions des formes de vie sociale. Michel Foucault, avec sa thèse des « régimes de vérité », a des liens évidents avec le scepticisme, comme, plus généralement, tous les courants de la « déconstruction ». Plutôt classé parmi les pragmatistes, Richard Rorty (1931-2007) est en fait un sceptique : pour lui, il n'existe aucune manière intelligible de définir la vérité. Nous qualifions de vraies seulement les propositions utiles à nos actions.

Concept à retenir

La suspension du jugement : elle est le point commun de toutes les écoles sceptiques. L'homme est capable de suspendre son jugement, de ne pas adhérer aux opinions qui se trouvent en son esprit. Cette capacité de dire « non » à nos représentations est la marque de la liberté de l'esprit. Cette puissance se retrouve chez Descartes comme point de départ de la méthode, aussi bien que dans la phénoménologie.



Voir aussi : Platon, Descartes, Hume, Kant, Hegel, déconstructionnisme

Bibliographie

- Long Anthony Arthur & Sedley David N., *Les philosophies hellénistiques*, tome I et III, GF-Flammarion, 2001
- Platon, *Le Théétète*
- Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, Seuil, collection « Points » ; *Contre les professeurs*, Seuil, collection « Points »
- Montaigne, *Apologie de Raymond Sebon*, in *Essais II*, 1588
- Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, 1748

Épicure [341-270]

La philosophie du bonheur

Épicure (341-270) naît à Samos. Fils d'un colon athénien, il subit la crise politique du monde grec. La cité d'Athènes a été conquise par Philippe de Macédoine. À la mort de son fils Alexandre, l'empire grec subit la guerre de ses successeurs. Épicure s'exile. Il vit dans la pauvreté et l'insécurité politique. Rompant avec l'enseignement de Platon et Aristote, il découvre la pensée matérialiste de Démocrite. Le bonheur n'est pas à chercher dans la vie politique, mais dans la philosophie. Celle-ci n'a pas d'autre but que de nous rendre heureux. À l'écart de la vie politique, Épicure fonde une école de philosophie nommée le *Jardin*, en dehors de la ville lieu du pouvoir politique, près de la nature dont la connaissance est nécessaire au bonheur. Il forme une communauté d'amis avec lesquels il est possible de vivre heureux en suivant la philosophie. Il ne nous reste de l'œuvre d'Épicure que trois lettres : à *Ménécée*, *Hérodote et Pythoclès*, ainsi que des fragments : *Maximes fondamentales* et *Sentences vaticanes*. Après la mort d'Épicure, sa pensée continue et nous la retrouvons à Rome au I^{er} siècle avant Jésus-Christ avec le poème de Lucrèce : *De la nature des choses*.

Philosophie et bonheur

La philosophie n'est pas la recherche d'un savoir théorique, mais celle de la sagesse : savoir vivre. La connaissance a une visée éthique : connaître la nature pour bien vivre et être heureux. Il faut donc éviter ce qui nous rend malheureux : la crainte des dieux et de la mort, la douleur, les désirs vains ainsi que l'écrit Épicure dans la *Lettre à Ménécée*. C'est le quadruple remède conduisant à être heureux. Le bonheur est la pensée d'un esprit tranquille : c'est l'ataraxie (*ataraxia*). Le bonheur est une réalité : chacun quels que soient son âge, son sexe, sa position sociale peut être heureux. C'est s'accorder avec la réalité, vivre selon la nature. Le malheur n'est pas dans la réalité, mais dans un désaccord avec la réalité.

Pour être heureux, il nous faut vivre dans le présent, la seule réalité. Le passé n'existe plus, il est vain d'avoir des regrets. Le futur n'est pas encore, il est vain de vivre dans la crainte de ce qui n'existe pas encore et qui n'existera peut-être jamais, dans l'espoir d'obtenir ce que nous ne posséderons pas avec certitude ou de vivre dans la crainte de perdre ce que nous possédons aujourd'hui. Il ne faut pas remettre au lendemain notre bonheur et donc dès à présent philosopher. Nous pouvons avec gratitude nous souvenir des moments heureux, nous pouvons calculer nos intérêts futurs, mais passé et futur n'ont de sens que reliés au présent pour être réellement

heureux. Il est illusoire d'attendre du temps un changement qui nous soit favorable indépendamment de la manière dont nous vivons au présent. La réalité ne change pas, le changement est celui des parties de la nature, toujours en mouvement. S'il y a évolution, rien ne se crée qui ne soit en germe dans la nature présente. Vivons donc dans le présent, dégustons l'instant présent, suspendons le vol du temps qui passe.

Une philosophie de la nature

Il faut donc pour vivre selon la nature la connaître, par l'étude de la physique. Épicure reprend la pensée atomiste de Démocrite qui vécut au ^v^e siècle avant Jésus-Christ. Selon Épicure, la nature est composée de particules indivisibles de matière appelées atomes. Épicure ajoute à la pensée de Démocrite la pesanteur. Les atomes, en nombre infini, sont dans le vide lui-même infini, ce qui leur permet d'être en mouvement et, emportés par leur poids, s'entrechoquant par hasard, ils constituent toutes sortes d'êtres dont l'homme. Pour expliquer le choc des atomes, Épicure et Lucrèce utilisent la notion de déclinaison (*parenclisis, clinamen*) : les atomes dévient spontanément de leur trajectoire et se rencontrent. La nature est un mélange de hasard et de nécessité, un mécanisme aveugle. Les atomes donnent naissance à une multiplicité de mondes dans un univers éternel et infini. Les agrégats d'atomes peuvent se défaire ou se transformer, leurs multiples combinaisons sont la source de la diversité et du changement de la nature. La nature est en évolution comme le manifeste le passage de la matière non vivante à la matière vivante.

L'étude de la nature ne cherche pas à satisfaire notre curiosité, mais à faire cesser nos peurs devant les manifestations naturelles. Nous pouvons proposer des explications naturelles, car rien ne naît de rien. Tout a une cause. Ainsi, nous ne craignons pas des volontés surnaturelles qui nuisent aux hommes. Les astres sont des corps matériels, et peu importe la raison réelle de leur mouvement, il convient seulement de proposer plusieurs explications. Le hasard, en anéantissant une absolue nécessité, permet à la liberté des hommes de changer leur vie et de se rendre heureux. Épicure rompt par conséquent avec l'absolue nécessité extérieure de Démocrite pour lequel il n'y a pas de déclinaison ni de hasard. Épicure s'oppose aussi à l'idéalisme de Platon et au finalisme d'Aristote et du stoïcisme. Selon Lucrèce, les hommes en connaissant la nature peuvent inventer la technique et améliorer leurs conditions de vie. L'évolution des hommes s'inscrit dans celle de la nature toujours en mouvement.

Le sensualisme

Puisque tout est matière, l'homme est lui aussi matériel. Nous ne pouvons distinguer comme Platon l'âme constituée de pensée et le corps matériel. L'âme est une partie du corps et la pensée naît de l'interaction entre le corps de l'homme et les êtres matériels qu'il perçoit. Toute connaissance passe par les sensations

ou est confrontée aux sensations. Celles-ci sont des évidences et ne peuvent nous tromper. Ce sont les opinions sur ces sensations qui sont cause d'erreurs. Si le vide ne peut être perçu, il rend possible l'explication de ce que nous percevons, comme le mouvement qui n'existerait pas sans lui. Les idées générales et les anticipations de nos raisonnements nous viennent de la répétition de nos sensations et de l'expérience que nous en avons. La connaissance par expérience sensible conduit à l'empirisme. Le sensualisme d'Épicure, selon lequel nous connaissons par les sensations, s'oppose au rationalisme de Platon, selon lequel nous devons détacher la raison des sensations du corps et nous défier de l'expérience sensible.

Épicure et la religion

Épicure s'oppose à la religion polythéiste de son temps selon laquelle des dieux anthropomorphiques interviennent dans la vie des hommes. Nous n'avons pas à craindre leur colère ni à chercher leur protection. De telles divinités comme le pense le vulgaire n'existent pas et ont leur origine dans la peur et l'ignorance des phénomènes naturels. Une telle religion est liée à la superstition et à la crédulité. Cette religion peut conduire au crime comme l'illustre le sacrifice d'Iphigénie dans l'*Iliade* d'Homère. Elle sert le pouvoir des prêtres en assujettissant les esprits. Épicure combat le surnaturel en intégrant les dieux dans la nature. Il faut expliquer que toute manifestation de la nature a une cause naturelle et s'explique selon des régularités naturelles. La nécessité de la nature s'oppose à ce qui serait inexplicable.

Épicure s'oppose aussi à la divinité comme cause d'une nature ordonnée, suivant des buts avec intelligence, comme dans la nature d'Aristote ou le cosmos stoïcien. Le cours des astres a une explication naturelle de même que tous les phénomènes célestes. Il n'y a pas au-dessus de nous un monde parfait et divin. Il n'existe pas de providence et nous n'avons pas à attendre le secours divin. Selon Épicure, les dieux ne se préoccupent pas du monde des hommes, ils vivent dans les intermondes, ils sont constitués d'atomes se régénérant et les rendant non mortels. Ils font partie de la nature. Étant incorruptibles, ils ne craignent ni la souffrance ni la mort, ils existent pour nous rappeler, contre l'anthropocentrisme, que nous ne sommes pas le centre du monde et ils sont un modèle de vie heureuse.

La mort n'est pas à craindre

Une des principales causes de notre malheur est la crainte de la mort, mais la mort n'est pas à craindre parce que la mort n'est rien. Elle n'est pas un anéantissement puisque les atomes dont nous sommes constitués ne font que se disperser pour se combiner autrement. Nous craignons cependant notre mort personnelle comme une souffrance, mais c'est l'angoisse qui nous fait souffrir : nous pensons à la mort alors que nous sommes encore vivants. Nous cesserons de souffrir de la peur de la

mort si nous comprenons qu'avant la mort, nous sommes vivants, et qu'après la mort, nous ne sentirons plus rien, la souffrance étant liée à la sensation du corps. La mort n'est que la non-vie. Ne nous laissons pas effrayer par des croyances religieuses imaginant un séjour des morts source de malheur. Il nous faut au contraire penser à bien vivre au présent, afin de ne pas avoir de regrets à la fin de notre vie, et accepter notre vie mortelle.

L'eudémonisme : le plaisir est le bien.

Si nous ne craignons pas la mort ni les dieux, il nous faut pour être heureux savoir que notre bien est le plaisir, ce que nous éprouvons avec nos sensations. Le plaisir est constitutif de notre nature, un état d'équilibre. La pensée d'Épicure est un eudémonisme. Contrairement à Platon, il ne faut pas distinguer le plaisir et le bien, mais calculer les plaisirs en étant tempérants : savoir renoncer à un plaisir pour un autre plus conforme à notre nature. L'épicurisme n'est pas la quête sans limites du plaisir. Épicure recommande une vie frugale. Le plaisir est l'absence de douleur, manger à sa faim n'est pas moins un plaisir qu'une nourriture luxueuse. Épicure condamne le dérèglement dans la quête du plaisir qui conduit à la débauche. Elle est mauvaise en tant qu'elle ne donne pas le véritable plaisir de suivre la nature et parce qu'elle nous rend malheureux. Nos désirs doivent être limités : des désirs naturels et nécessaires, les uns ayant leur origine dans notre corps comme satisfaire sa faim, les autres dans notre pensée comme la philosophie ou l'amitié, et des désirs naturels et non nécessaires comme la sexualité ou la beauté. Dans la juste mesure, nous connaissons l'aponie, l'absence de souffrance physique et l'ataraxie, l'absence de trouble de la pensée. Nous nous détournerons des désirs ni naturels ni nécessaires, qui par leur excès sont sans limites et nous font souffrir parce que jamais satisfaits, comme le désir de la richesse. Le bonheur est de se suffire à soi-même en suivant la nature, c'est l'autarcie (*autarkéia*). Nous sommes à la fois libres et heureux.

Amitié et justice

L'épicurisme naît pendant une période de troubles politiques. Épicure semble se défier de la vie politique comme incompatible avec celle de la philosophie. La vie politique est corrompue par le désir de pouvoir. Par honnêteté, il faut distinguer ce qui est bien intérieurement selon la sagesse et ce qui est seulement légal : la justice peut n'être qu'un ensemble de conventions sociales. Ces conventions doivent être suivies parce qu'elles assurent la sécurité de la vie dans la cité, mais elles n'existent qu'à cause de l'absence de sagesse. Si les hommes étaient parfaitement sages, ils n'auraient pas besoin de cette justice, ils vivraient dans l'amitié. Les lois sont faites parce que les hommes se méfient les uns des autres et veulent se protéger. Elles ont aussi pour cause l'utilité commune. La fondation de cités permet le progrès technique. Lucrèce regrette la simplicité de la vie au plus près de la nature